

Lionel Ruffel *Trois éveils*



penser – situer

éditions corti

Dans la glu

Hier encore j'en étais là, il me restait une trentaine de pages avant de finir la lecture d'un gros livre dont j'ai toujours dit que je l'avais lu alors que ce n'est pas tout à fait vrai, puisque j'en avais lu les deux tiers en deux ou trois fois. Cette fois-ci, le monde entier était dans sa glu, je me suis dit que c'était le moment ou jamais. Il me restait trois ou quatre cents pages, c'était parfait, j'avais le temps de me lancer et que ça dure assez longtemps, que ça se stabilise, le soir en tout cas, après une succession de tâches ménagères, éducatives et logistiques.

Une fois lancé, il fallait encore trouver la solution à un problème. La lecture des gros livres est inconfortable et malaisée. Et moi je ne suis pas vraiment ami avec le sommeil, il me faut mille rituels pour m'endormir, dont un certain confort corporel fait partie. Ce n'est pas que je ne l'aime pas ce livre, au contraire je l'aime vraiment, je ne dirais quand même pas que je l'adore, mais je l'aime vraiment. Il m'engourdit simplement les mains quand je le tiens trop longtemps, il pèse sur mon plexus lorsque je le pose. Il y a toujours un moment où mon démon se réveille et me contraint à l'abandonner sur une pile de livres en attente :

TROIS ÉVEILS

mon enfer personnel, ou plutôt un purgatoire, des livres que j'aime mais qui ne correspondent pas à mes rituels.

Celui-ci, de livre, a pourtant la consistance de mes lectures nocturnes, celles qui préparent au sommeil. Mais comme le sommeil et moi on n'est pas très amis, j'ai absolument besoin de lire pour m'endormir, même épuisé, même après une nuit d'insomnie, même après un jetlag, même après l'amour, même saoul, même rassasié, même malade, toujours, toujours, toujours. Au moins quelques lignes, quelques pages. Et même épuisé, ou dans un état second, il reste toujours, le lendemain, des bribes de mots, des éclats de phrase, des fragments d'images et des bouts de visions auxquels se raccrocher, dans lesquels se lover avant d'affronter l'inconnu.

Et lorsque le sommeil me fuit, dans le noir, j'ouvre à nouveau un livre et je reprends le rituel. En soi c'est déjà assez pénible, mais en plus je ne peux pas lire n'importe quoi. Je ne peux pas m'abrutir de n'importe quelle prose (car la nuit, c'est toujours de la prose) qui me tomberait sous la main, si bien que dès que je dois me déplacer il faut m'encombrer d'une pile de livres comme d'autres s'encombrent de boîtes de pharmacie. Je l'ai fait aussi, mais ça, c'était avant, maintenant plus besoin de pharmacopée, je prends un très large sac en tissu épais bourré de livres. Et c'est lourd. Jamais je n'ai pu me résoudre à m'alléger, à les compiler tous sur un seul objet, une tablette, ou une liseuse, en une bibliothèque portative. Ça, c'est pour le jour, lorsque les écrans nous envahissent, mais pas pour la nuit, pas pour le sommeil. Non.

Il faut donc avant tout départ, mais aussi avant de choisir un livre, projeter la consistance des lectures nocturnes en ouvrant plusieurs volumes, en les testant de jour, ce qui est parfois trompeur. J'ai de l'expérience pourtant, mais il m'arrive encore de me tromper. Le dosage est subtil, et en

plus il change légèrement avec le temps, avec mon temps et celui qui m'entoure et me forme. Je sais généralement ce que je réserve aux lectures diurnes : la discontinuité et le staccato, la rapidité. Je n'ai pas besoin d'excitants pour m'endormir, on sait tous qu'une dernière ligne avant de dormir ça n'a jamais marché. Mais une fois écartés staccato et discontinuité, on n'est pas beaucoup plus avancés.

Alors quand je teste, c'est d'abord une question de phrase et de phrasé. Il les faut consistants, il faut que ça résonne, il faut que je puisse m'appuyer dessus et tenir en équilibre, ne pas les traverser trop rapidement et abruptement, ne pas être happé, mais ne pas non plus être arrêté. Il faut que le phrasé conduise à la rêverie et au glissement progressif vers le sommeil. Je passe alors mentalement de la position debout à la position couchée. Il y a tellement de livres aimés que je ne peux pas lire le soir. Duras, par exemple, ça n'est pas possible, trop staccato. Shakespeare, trop de dialogues bien sûr, trop de discontinuité, trop d'étrangeté. Pas d'essais bien sûr, qui me feraient trop penser ; la limite documentaire c'est *Tristes tropiques*, je l'ai tenté, avec sa phrase si consistante. Mais ça n'a pas complètement fonctionné, je l'ai fini de jour. Ça ne doit pas être trop amusant non plus, ou trop stimulant, Quintane j'adore mais je ne m'endors pas avec, Rabelais ou Sterne non plus. Je ne peux pas non plus, et ça, je peux encore moins que le reste, quand la langue cherche à s'effacer devant le récit ; lorsque l'envoûtement cherche à cacher ses trucs, comme s'il était naturel de procéder ainsi ; ou si j'ai l'impression d'être devant un téléfilm.

Parfois, la consistance est parfaite, c'est presque miraculeux. Mon souvenir le plus intense, j'avais dans les vingt ans (d'où peut-être l'intensité), c'est lorsque j'ai découvert Claude Simon, ses longues phrases, ses participes présents. Je ne sais pas s'il est encore lu. À cette époque

TROIS ÉVEILS

pas si lointaine, il était culte auprès des jeunes lectrices et lecteurs que nous étions. Un effet Nobel peut-être, qui doit durer vingt ans, si l'on en juge par son expérience. Après ça se périme. Je le lisais donc de jour comme de nuit. De jour, je griffonnais frénétiquement notes et remarques; de nuit, je glissais si bien en lui que je finissais par le rêver. Ce n'est pas une métaphore, je le rêvais vraiment.

J'en rêvais la suite, je plongeais dans le sommeil jusqu'à ce que le livre me tombe des mains et me réveille et que je puisse, un court instant seulement, comparer la prose du livre et ce que mon rêve en avait fait. C'était vraiment miraculeux, je crois que ça a marqué le début de quelque chose, un miracle ou peut-être une malédiction je ne sais pas, car à partir de là, j'ai compris que rien ne distinguait les fictions et la vie; que rien de nos vies n'existait sans le filtre des fictions qui nous entourent et nous produisent.

J'ai aussi senti, sans le comprendre, et c'est sûrement le plus essentiel, que nous communiquions par les rêves, et que c'est ce qui nous attachait non pas au monde, mais à la multiplicité des mondes. Alors que tout le reste nous en écartait. J'ai commencé à voir l'insomnie comme une forme de maladie, pour celles et ceux qui ne parviennent plus à communiquer avec la multiplicité des mondes autrement que par des machines fictionnelles. Bien des films les mettent en scène ces matrices à fiction, ces sortes de vortex, où les rêves sont connectés. Généralement c'est assez effrayant, on voit souvent un hybride entre masses spongieuses et métaux, entre signaux lumineux et chaleur organique.

Qui aurait vraiment envie d'être enfermé là-dedans ?

En tout cas, si mon rêve poursuivait le livre que je lisais, alors on pourra me dire ce qu'on voudra, mais la littérature (la fiction, les rêves, la magie, la religion, qu'importe) n'est pas distincte du monde et de la vie.

C'est un peu nébuleux tout cela. De temps en temps j'essaie d'être plus clair, plus affirmatif, d'aller tout droit, mais je crois que je ne sais pas ou plus vraiment faire.

J'ai essayé, et même si ça me paraît très lointain aujourd'hui, je me souviens que lorsque je rêvais la suite des livres du Prix Nobel, je rêvais aussi d'être, peut-être pas un philosophe, mais quelqu'un qui s'exprime dans l'espace public, et participe au débat d'idées. Je voyais grand. Je ne le savais pas encore mais, alors que j'ignorais leur existence, je rêvais d'être, je ne sais pas, Judith Butler, Achille Mbembe, Paul B. Preciado ou Donna Harraway.

Pourtant le seul philosophe que je connaissais à cette époque et que j'idolâtrais, celui qui a fait de moi un travailleur intellectuel a toujours fui et méprisé les projecteurs et les réactions spontanées. Mais au moins il y avait ses livres, fantastiques, si inspirants. Ceux écrits avec son double schizoanalyste voilà c'est ça qui m'a constitué, je leur dois tant. Ce que j'ai appris de lui et d'eux est finalement assez simple : dans ce que nous percevons, dans ce dont nous faisons l'expérience, des choses se répètent, d'autres différent. Faire ce relevé, le mettre en musique, c'est finalement ce à quoi j'ai jusqu'à maintenant consacré une partie de ma vie intellectuelle. Et si je me reconnais non pas un talent, mais une capacité, c'est celle-ci : j'entends et je vois des échos. J'ouvre un livre du prix Nobel, je lis mes annotations et ne vois que cela : un mot est entouré et à côté griffonné : « voir p. 325 ».

Dernièrement, sur les réseaux est réapparue comme cela arrive parfois un bout de cette vidéo de Gilles Deleuze qui parle d'art et de résistance, qui parle de cinéma et d'idée, qui parle des sociétés de contrôle, qui parle de la différence entre création et communication, qui parle de l'information comme transmission de mots d'ordre, c'était vraiment puissant, profond et lumineux sur ce qui était

TROIS ÉVEILS

en train d'arriver, ça écrasait tout ce brouhaha, peut-être le plus grand et le plus coordonné de l'histoire de l'humanité. Mais surtout, c'était porté par cette voix, une voix déjà fragile et pourtant forte et libre, libre de ses notes que les yeux ne regardent presque jamais et qui jamais ne fait le spectacle. Du coup, j'ai revu l'*Abécédaire*. C'est tout ce que nous travailleuses et travailleurs intellectuel·les nous pourrions encore prendre comme exemple, alors que c'est presque l'inverse qui s'est passé : institutionnalisation, pouvoir, image de marque. Bref.

Scarlett et Adam

Je disais donc que j'ai essayé et que je n'y arrive pas. Et si je n'y arrive pas, c'est sûrement que je n'y crois pas trop, à la clarté, aux lignes droites etc. Dès que j'énonce quelque chose trop clairement, j'ai l'impression de mentir ou, disons de tromper sur la marchandise. Je pense souvent à cette phrase concernant, dit-on, la guerre du Liban « Si vous avez compris la guerre du Liban, c'est qu'on vous l'a mal expliquée. » Je l'appliquerais volontiers à toute chose. Je crois l'avoir assez méthodiquement fait à tout ce que j'ai enseigné ou transmis dans des textes. Le point de départ n'est pas toujours clair, c'est vrai, mais le point d'arrivée est toujours beaucoup plus confus. Nous les littéraires, qui ne sommes ni historien·nes, ni philosophes, ni sociologues, ni vraiment écrivain·es, on ne fait que cela, écouter et voir les échos, et dire voir ceci, voir cela, voir le reste et ça ne s'arrête jamais.

Maintenant, tant pis, je crois que je ne vais plus essayer, je suis irrécupérable. Je dois être un des derniers romantiques, à voir des échos et des correspondances. Et à cela je crois, alors je tiens bon, je creuse, même si je m'éloigne de

plus en plus, je creuse, je creuse et j'y crois de plus en plus. C'est comme la ruée vers l'or : un prospecteur s'éloigne peu à peu du groupe et se retrouve complètement isolé, et de robinsonnade en robinsonnade finalement il s'aperçoit que ce n'était pas l'or qu'il cherchait mais quelque chose de plus insaisissable, qui n'a pas vraiment de nom, comme une onde qui circule, « les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages. » Je creuse donc et, même s'il s'agit de ma propre tombe, j'y crois de plus en plus.

Par exemple avec cette histoire de lectures diurnes et nocturnes (qu'est-ce qu'on lit le jour ? qu'est-ce qu'on lit la nuit ? c'est curieux, donc c'est intéressant), et subséquemment celle du sommeil, j'ai l'impression de n'avoir jamais réfléchi à un sujet aussi profond philosophiquement, aussi politique et aussi contemporain. Car nous dormons toutes et tous, peu importe que vous vous endormiez d'un claquement de doigts, la peur au ventre, pétri d'angoisse, heureux comme un bébé, ou hypnotisé par des lettres, des images ou des sons.

Partons donc de là : nous nous endormons toutes et tous à un moment ou à un autre. Ça relie les mondes, les espèces animales et végétales, ça relie les temps et les époques. Ça les distingue aussi, car nous ne nous endormons pas toutes et tous pareils. En fonction des lieux et des époques, en fonction des conditions d'existence surtout, on s'endort différemment et le sommeil se charge d'autres enjeux. Et le sommeil, pour le meilleur ou pour le pire, c'est ma spécialité.

Mais je vois très bien qu'un littéraire qui parle de sommeil, ça n'ouvre pas de grandes perspectives romanesques. Faites le test. Placez littéraire, sommeil et lecture dans la même phrase et vous commencez à dériver et vous vous trouvez en pensées dans une chambre à Brooklyn. Au fond de la chambre, il y a un lit. Puis de chaque côté de ce lit les

TROIS ÉVEILS

corps d'Adam Driver et Scarlett Johansson qui sont comme absorbés par le livre qu'ils tiennent entre les mains, et même s'ils sont sexy l'un et l'autre, franchement ça ne fait pas rêver de lire au lit si ça doit séparer des couples qui préfèrent à la chaleur corporelle des corps enlacés l'isolement de la lecture. Si vous êtes plus classiquement cinéophile, vous savez que c'est à Paris que vous serez projetés, avec Antoine et Christine, qui en produisent la scène originelle servant même d'affiche au film *Domicile conjugal*.

Et c'est vrai que dans ces scènes, on ne voit que ça : l'isolement de corps-non corps qui lisent, incapables de goûter aux plaisirs de la chair, conventionnels en diable. Quand on se remémore toutes les scènes *hot* qui se passent dans des lits, avec des corps dénudés et musculeux, haletant, virevoltant, traversés d'intensité, jouissant sans entrave. Quand on pense à toutes les scènes policières qui se passent dans des chambres, où des dealers échangent leur marchandise contre des billets avec des gros bonnets et tout à coup pam ! pam ! ça se passe mal et c'est un carnage. Quand on pense à toutes les scènes d'espionnage, voyeuriste ou ultratechnologique, quand on pense aux scènes dans des chambres d'hôtel, qui ouvrent à tous les fantasmes, quand on pense à toutes ces conspirations qui naissent en chambre, franchement Scarlett et Adam dans leurs pyjamas et leur petit confort, ça ne fait pas rêver.

Et pourtant ces scènes elles existent, elles sont nombreuses, au doigt mouillé je dirais même qu'elles sont plus nombreuses que les scènes où l'on s'endort devant la télé, affalé dans un sofa. J'ai d'ailleurs toujours trouvé très intéressantes les scènes d'abrutissement devant la télé, avec notamment le choix du programme fait par les réalisateurs. Et d'ailleurs aussi, si c'était à refaire je consacrerai ma vie savante à étudier les films diffusés dans les films, ça doit être reposant. Donc ces scènes de lecture en couple au lit,



UNE NUIT BLANCHE

si elles existent tant qu'on pourrait leur consacrer plusieurs thèses de doctorat, c'est parce qu'elles nous disent quelque chose. Au départ, on est détournés, on voit des objets, des vêtements, une décoration, des corps non athlétiques et contraints par la lecture, ça suscite pas mal de mépris. On voit aussi l'incommunication, comme si parler ou s'enlacer suffisait à communiquer. Alors que c'est comme les scènes de reproduction ou d'alimentation, on devrait voir en elles des témoignages de ce qui nous paraît le plus essentiel : l'endormissement, et la nécessité de recourir à un artefact, ici un livre (mais ça pourrait être autre chose, un écran par exemple) pour que la peur cesse et que la rêverie s'engage.

Une chasse nocturne

Mais je reprends le fil.

Je racontais que plus jeune il y avait ce miracle qui me conduisait à rêver les livres que je lisais. Ce miracle n'a plus lieu malheureusement. C'est comme les premières fois, on court toujours après, mais on sait qu'on ne les revivra pas. Maintenant j'ai compris, je recherche moins l'intensité. Au contraire je la fuis, je la garde pour les lectures diurnes, celles qui maintiennent éveillé.

L'épaisseur du phrasé, la consistance, voilà ce que je cherche, voilà ce qui me rassure. Le sujet, l'époque, le style même importent peu, seule compte cette épaisseur, cette consistance qui me résiste sans m'arrêter et qui m'accueille et m'enveloppe. Il faut apprendre à connaître et rencontrer ce que le Prince des poètes modernes, Baudelaire, appelait, un peu ironique, enfin on ne sait jamais s'il est ironique ou pas, les « mouvements lyriques de l'âme », les « ondulations de la rêverie », les « soubresauts de la conscience ».



TROIS ÉVEILS

Et j'ai l'impression que la lecture nocturne, individuelle et silencieuse, la lecture sédative, le soir avant de s'endormir, aidée, supplémentée d'un artefact, le livre, forme un de ces rituels spécifiquement modernes qu'il ne faut pas négliger lorsqu'on s'intéresse aux états de conscience et à leur économie. D'autant moins qu'elle nous rattache à d'autres rituels qui, eux, ne sont pas spécifiquement modernes (la lecture orale et collective en premier lieu). Elle nous y rattache et nous en distingue.

Alors je l'explore. Je me suis ainsi aperçu que je ne pouvais pas, ou que je ne pouvais plus, à mesure que mon esprit était occupé par les affaires du monde, faire coïncider la fin d'un livre et l'endormissement. S'il me reste moins de trente pages, je préfère en reporter la lecture au lendemain et je le ferai alors de jour, ce qui change beaucoup de choses. Depuis quelques années, ça me gâche la fin des livres, car souvent, de jour, je me presse, c'est pris dans le temps social et du travail, le temps médiatique aussi, pas dans ce temps, lui aussi social, bien sûr, mais néanmoins plus à l'écoute des « mouvements lyriques de l'âme », des « ondulations de la rêverie », des « soubresauts de la conscience » que forme l'endormissement; un temps plus primordial en quelque sorte, qui lutte contre le premier, le temps social, le temps du travail, le temps médiatique, sans jamais le vaincre totalement, en tout cas dans mon cas.

C'est donc ce qui m'est arrivé encore une fois. Je me dirigeais vers la fin de ce gros roman que je disais avoir lu depuis plusieurs années lorsque je me suis aperçu que je pourrais l'avoir terminé avant de m'être endormi. C'est même pire. Pressentant la fin arriver, les soubresauts de la conscience prenaient le pas sur les ondulations de la rêverie, reléguées en arrière-plan, comme mises automatiquement en suspens, cependant que trépassaient les soubresauts, hop hop ! on y arrive ? c'est pour bientôt ? c'est

encore loin ? combien de pages ? que va-t-il se passer ? et une tout autre attention se met en place, un régime d'alerte, qui est fondamentalement celui de l'éveil.

Mais qui est aussi celui du danger ou de la chasse, de la prédation. De la proximité de la mort qui s'annonce, de la mort violente, qui ne laisse pas en paix. Car la mort qui s'annonce, la mort non violente, engendre parfois les ondulations de la rêverie. Je me souviens avoir vu un vieil animal mourir, et avoir tenté, parce que je l'aimais profondément, d'éprouver au plus près de lui ce qu'il vivait, d'avoir tenté de le partager. Il n'était plus traversé par ces soubresauts qui l'agitaient si souvent, il dormait calmement. Un vétérinaire me disait qu'il était pourtant dévoré par la maladie, et probablement terrassé par la douleur. Le sommeil l'aidait à lutter contre la peur.

Si je dois finir un livre je suis chasseur ou proie, mon estomac gargouille métaphoriquement, je suis hyperconscient, je ne peux pas m'endormir. Je cours après les phrases et les phrases courent après moi, j'ai tendance à compulsiver la suite sans l'avoir lue, pour la pressentir sans la découvrir. Et ça, ce n'est pas possible, la rêverie s'efface devant la conscience. Et puis, il y a autre chose : cette excitation qui n'offre pas de paix oblige à ouvrir un autre livre, et c'est alors l'excitation du début qui s'empare de mon système nerveux. Ça peut marcher lorsqu'on l'a prévu, lorsqu'on a programmé dans la journée de commencer un livre le soir, mais on ne sait jamais si le phrasé marchera pour nos ondulations alors c'est risqué, on est en pleins soubresauts et on a le double risque de la fin et du début. Si on veut onduler, si on veut se mouvoir lyriquement pour s'endormir, il faut toujours lire au milieu, ne jamais quitter le mitan de la matrice fictionnelle. C'est encore une des leçons de la merveilleuse Shéhérazade. Face à son prédateur, ce tigre affamé qui ne pense qu'à dévorer ses proies pour en finir,

TROIS ÉVEILS

elle lui propose l'infini de la narration à haute voix. Des fins, il y en aura beaucoup, mais jamais fin ne coïncidera avec ce lever du jour que l'esprit détraqué du roi a institué comme moment du sommeil, repu de sexe, de vengeance et de violence. Elle fait de la lecture autre chose qu'une chasse, elle hypnotise, elle fait onduler la rêverie qui apaise et endort. Sur moi-même, sur ma propre vie, j'apprends tous les jours de Shéhérazade. Et même si je ne fais courir de risque mortel à personne, j'aimerais parfois qu'elle soit là à mes côtés, pour me lover au milieu de la matrice hypnotique, où les rêves communiquent. Alors je m'endormirais.

Un Prince ténébreux

J'ai parlé du Prince Baudelaire, alors sa petite musique me trotte dans la tête, et je ne pourrais pas retrouver le calme sans l'avoir jouée. Comme un vieux tube entendu le matin à la radio, je n'entends plus que ça. Je peux me le permettre, car lorsqu'il évoque les soubresauts, les mouvements, les ondulations, c'est qu'il a compris que le monde, en tout cas le monde qu'il connaît et décrit, le monde moderne et capitaliste, en a fini avec le sommeil, qu'il est devenu insomniaque, en état d'éveil permanent, de chasse et de prédation. Bien sûr, on dort encore, mais comme je l'ai lu ailleurs, le sommeil est pris d'assaut et il a déjà perdu. On ne dort plus de ce qu'un autre ténébreux Prince, Nerval, imagine être « le sommeil des bêtes ». Ses *Fleurs du mal* l'ont rendu célèbre, mais il sait que ce monument était le dernier d'une époque révolue; les correspondances c'était pour avant, lorsqu'encore, mais de moins en moins, on communiquait par les rêves. Alors il change; non pas du tout au tout, mais il change radicalement pour privilégier l'éveil au sommeil.